

Dans les pas d'Anouche K

...Sur le fil qui relie la grande Histoire aux de

Jeune historienne, Anouche Kunth a récemment publié avec Claire Mouradian un ouvrage consacré aux Arméniens de France, retraçant à travers quelques parcours individuels leur itinéraire *du chaos à la reconnaissance* (1). Un travail d'une incontestable qualité littéraire, dans lequel Anouche s'attache à retrouver la petite musique d'une vie, à travers l'exploration de destins individuels. Difficile mais indispensable pour ne pas avoir l'impression de ressasser des choses mortes. Car, comme elle le soutient, «l'histoire (celle des historiens, des conteurs) doit se connecter à ce que nous avons en nous de plus vivant, de plus vibrant».

Les yeux grands ouverts, Anouche furète à la lisière d'un champ de fouilles laissé en jachère, un champ vaste comme le monde arménien. Dans cet univers en pleine fragmentation, le moindre détail peut receler un trésor inestimable. Exigeante et sensible, à chaque entretien elle explore et décrypte le récit d'un destin individuel. Puis elle croque, elle écrit, donnant un sens neuf à des

bribes de vies éparpillées à la façon d'un collier de perles sur le plancher de l'exil.

Enfance(s) fragmentée(s)

Anouche n'a pas grandi dans un milieu arménien à proprement parler, mais elle a compris très tôt que la culture d'une nation ne peut se figer dans un passé pollué par la naphtaline. Son père, astrophysicien, est né à Paris mais il a grandi en Indochine et parle couramment vietnamien lorsqu'à l'âge de 10 ans, il revient vivre en France. Scruter la voûte céleste le conduit régulièrement dans des observatoires de l'hémisphère sud. L'enfance d'Anouche est ponctuée par les voyages de son père entre le Chili, les Etats-Unis, Hawaï, la Suisse...

En son absence, les deux frères et sœurs façonnent leur imaginaire en parcourant un globe terrestre en plastique. «Ma mère est arménienne, mais née dans la diaspora, à Paris, confie-t-elle. Il faut sans doute dire : française arménienne de la diaspora. Irréductible à une étiquette.» Une femme qui a entouré la part arménienne de sa vie d'un certain silence. «Elle ne nous a jamais parlé du Génocide. Elle ne nous a pas appris un mot d'arménien, qu'elle parlait très bien pour avoir passé sa scolarité en pension au Tebrotzassère. Il faut croire qu'elle en a soupé ! Quoi qu'il en soit, à ses enfants, pas un mot d'arménien. Elle le parlait avec la génération des primo-réfugiés, les vieilles dames en noir. Peut-être avec ses amies d'enfance, parfois avec ses parents. Autant de cercles où nous — ses enfants — l'avons accompagnée, mais en restant sur un certain seuil.» Et de poursuivre : «Je ne me souviens pas que ma mère nous ait emmenés, mon frère et moi, à un spectacle de danse folklorique

arménienne. Mais nous n'avons pas manqué ce récital de chants inuits, dans une salle austère du musée de l'Homme, où nous étions les seuls enfants aux côtés d'anthropologues avertis ! Quand Narek Dourian a monté la comédie musicale Katch Nazar avec les élèves du Tebrotzassère (spectacle des familles s'il en est), elle y est allée, mais sans nous...»

De toute cette arménité morcelée, Anouche retiendra que sa mère lui a légué la conscience qu'il existe des peuples vulnérables, des peuples mis en miettes, des histoires fragiles. Bien sûr, il est arrivé à Anouche et son frère d'aller en colonie de vacances. Ce fut le cas à la Fontanelle (chez les Arméniens protestants). Mais la jeune fille ne va pas au défilé du 24 Avril, à la maison on ne trouvera pas de mont Ararat en peinture, ni de *khatchkars* en miniature. Un temps, Anouche vit une existence de frontalière : conçue au Chili, elle passe ses cinq premières années à Los Angeles, puis dans un village du Jura à quelques encablures de la frontière suisse où son père travaille au CERN (2). Puis c'est l'installation en région parisienne, en 1980.

Absence et silence

Et puis sa mère est morte, brutalement. Elle n'avait pas 40 ans, Anouche 12. Avec l'extinction de cette voix, ce sont celles de ses proches qui se turent. Un encombrant mur de silence fossilise son quotidien, de sorte qu'Anouche bascule dans un exil au sein de sa propre existence. Son itinéraire, elle le balise dans le silence, mais aussi dans le questionnement. L'enquête démarre un micro en main, un petit magnétophone enregistreur. Anouche a 17 ans, elle interviewe son grand-père. «Il joue le jeu, il accepte



Anouche Kunth

unth...

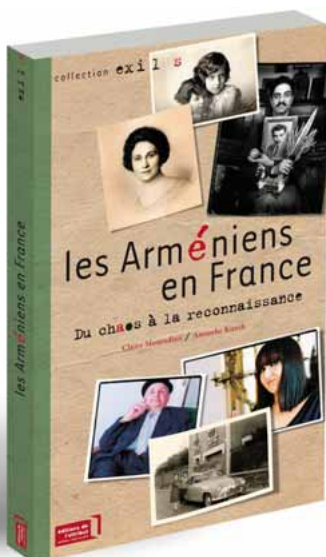
stins individuels

de me délivrer l'histoire de la famille : Arabkir, Alep, la France." C'est un premier pas, elle sourit à l'écoute d'anecdotes comiques mais qui se terminent sur une note amère : le départ définitif de son arrière-grand-père Télémaque, en 1947, vers l'Arménie soviétique. C'est une autre absence qui fait surface, un autre sujet tabou.

Les années passent, Anouche a presque 30 ans. Elle insère des extraits de cet échange dans un documentaire pour *France-Culture*, son premier documentaire radio intitulé : *Télémaque sans retour. Histoire d'un Arménien apatride* (3) (cf. son arrière-grand-père). Premier succès, son enregistrement est nommé à un prix international de radio (Prix Europa, Berlin). Au-delà de l'histoire de l'exil et du *nerkaght* (ndlr : vague de retour en Arménie soviétique), on est en présence d'un récit sur l'absence et sur la transmission. Anouche met en scène, ou plutôt «met en son» une interrogation, à laquelle les témoins essaient de répondre. Parmi eux, Papken Injarabian qui l'a reçue chez lui : âgé de 100 ans, il lui raconte sa déportation. Quand on demande à Anouche quelle a été la matrice de son projet de documentaire, elle répond en citant Michel de Certeau (4) : "l'histoire s'écrit à la place d'une absence". Chez la jeune femme, la quête constitue en soi un fil conducteur.

Du chaos à la reconnaissance : un travail polyphonique

A travers les documentaires radiophoniques et les



L'ouvrage sur les Arméniens en France co-écrit avec Claire Mouradian, sorti en novembre 2010

travaux qu'elle mène dans le cadre de sa thèse de doctorat consacrée à l'exil des Arméniens de Russie (5). Anouche acquiert la maîtrise de l'entretien. Appliquant une méthode intimiste, elle explore et décrypte chaque destin individuel. Son travail de longue haleine débouche sur l'écriture de récits biographiques que l'on déguste à petites bouchées, car composés dans une langue extraordinairement fluide et savoureuse. Coécrit avec l'historienne Claire Mouradian (auteur de la première partie consacrée à l'histoire de la communauté arménienne de France), son livre a démarré sur l'initiative des éditions de l'Attribut – une jeune maison toulousaine qui, s'appuyant sur les travaux de chercheurs, "ambitionne de montrer que l'histoire nationale s'écrit aussi à travers l'histoire de ses immigrés".

En novembre dernier, la collection «Exils» est inaugurée par la publication d'un volume sur les Arméniens en France, suivi d'un ouvrage consacré aux Espagnols. Une collection où chaque opus met à contribution deux auteurs et se décline en trois temps, à savoir une synthèse historique, des récits d'exil et des portraits. Anouche, quant à elle, a été chargée de retrouver la grande histoire à travers des parcours individuels (2^e et 3^e parties). Tout d'abord, elle remonte à la source de l'imprescriptible, allant à la rencontre de Papken Injarabian, figure emblématique d'une génération d'orphelins. Passé ce cap, elle aborde le récit d'exil d'Elisabeth Adamov, une Arménienne de Russie qui fuit la révolution bolchévique ; et, plus proche de nous, elle narre l'enfance et la jeunesse de Varvara Basmadjian, historienne de l'art née à Constantinople et bien connue des Arméniens de France.

S'en suivent trois portraits de la seconde génération, enfants de réfugiés nés en France :

- "Simon Abkarian, ou l'art de donner la réplique aux salauds";
- "Karine Arabian, l'Arménie dans le sac";
- "Alice Aslanian en sa librairie".

A travers eux, c'est la notion d'héritage qu'elle interroge : comment hérite-t-on d'un passé douloureux, et pour quoi (en) faire ? Reconstituer les morceaux dispersés d'une mémoire, c'est un métier à plein temps, dit-elle, "une démarche qu'affectionnent aujourd'hui les historiens, à savoir mettre en dialogue le particulier et le collectif, un exercice d'équilibriste qui consiste à dérouler le fil d'une vie singulière en l'inscrivant dans une narration plus ample, sans jamais le perdre ni le lâcher".

L'histoire comme science de la trace

Avec Anouche, les frontières conventionnelles de la recherche en sciences sociales se lézardent. Elle concilie la recherche avec l'exploration de formes variées, notamment en intégrant son expérience du langage sonore acquis à la radio pour faire résonner ces voix arméniennes qui déclinent le langage de l'exil. Polymorphe, son travail d'écriture est jonché d'interrogations lancinantes. Elle part de ce qui reste : témoignages, archives, traces sonores pour



Extrait du passeport d'Elisabeth Adamov, tiré du livre référencé ci-dessous. Cette archive sert de support au récit d'exil du personnage.

faire entendre ce qui manque, ce qui a été détruit de façon irréversible. "L'histoire (comme discipline) est une science de la trace. Il faut avoir conscience de la vulnérabilité de la trace pour se pencher sur elle, la recueillir et tenter d'en tirer un récit, un savoir. C'est une activité inscrite du côté du doute, de l'intranquillité, de l'inconfort. La production d'un savoir est à ce prix." Son propre terrain, c'est le monde diasporique. La démarche qu'elle emprunte pour questionner cet univers lui fait accéder aux non-dits, à l'épaisseur d'une mémoire familiale qui ne coïncide pas toujours avec le «grand récit» collectif de la diaspora : Anouche pratique l'enquête orale non sans passion.

Ce travail polymorphe sur la trace prend le sens d'une résistance contre l'oubli. Mais il n'a pas la rigidité d'une stèle, ni ne trahit la manie du collectionneur. A la radio, Anouche élabore des constructions sonores : "il n'y a pas plus léger, ça tient tout seul dans les ondes". Une idée d'équilibriste qui correspond bien à la posture qui est la sienne face au savoir. Mais que cherche Anouche, seule face à l'immensité ? De la solitude, Khalil Gibran écrivait qu'elle est "un orage silencieux qui brise toutes les branches mortes, mais qui plante cependant nos racines vivantes plus profondément dans le cœur vivant de la terre vivante" (6).

Tigrane Yégavian

(1) Les Arméniens en France, du chaos à la reconnaissance, Claire Mouradian / Anouche Kunth, éditions de l'Attribut, Toulouse, novembre 2010, 168 pages, 23 euros.

(2) Organisation européenne pour la recherche nucléaire (anciennement Conseil européen pour la recherche nucléaire). Son siège est situé en Suisse, à quelques kilomètres de Genève.

(3) Emission "Atelier de création radiophonique" sur France-Culture.

(4) Michel de Certeau (1925-1986), universitaire et jésuite français dont les travaux ont combiné l'histoire, la psychanalyse, la philosophie et les sciences sociales.

(5) En cours d'achèvement, sous la direction de Claire Mouradian à l'EHESS (Ecole des Hautes Etudes en Sciences sociales).

(6) Khalil Gibran, Le sable et l'écume, 1926.